

Richard Abibon

Cet obscur objet du désir

Essai sur le film éponyme de Luis Buñuel

Sur France culture¹, Adèle Van Reth reçoit Alain Bergala² pour parler du dernier film réalisé par Luis Buñuel.

L'idée principale de cet exégète réside en ceci : Buñuel ne parle que de son désir, c'est-à-dire du désir masculin. Le désir féminin n'est jamais interrogé, il ne dit jamais ce que c'est, soit : qu'est-ce qu'elle veut, enfin ?

Un autre commentateur de ce film, Pierre Charrel³, nous dit qu'il s'agit d'une relation sadomasochiste, insistant sur le titre du roman de Pierre Louÿs dont Buñuel s'est inspiré : *La femme et le pantin*. Selon lui, cette femme, Conchita, est sadique. Elle fait de cet homme, un pantin à sa merci. Toujours selon lui, ce n'est pas sans la participation de cet homme, qui prend plaisir à sa souffrance, ce qu'on appelle le masochisme.

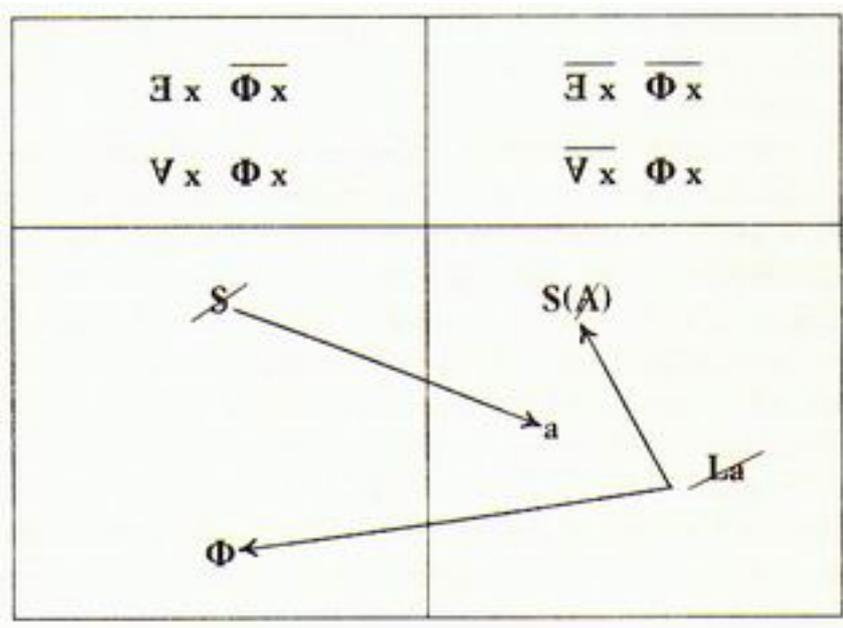
Ce sont deux manières de réduire considérablement l'œuvre. Si on y regarde bien, l'un des commentaires annule la pertinence de l'autre. Le premier pose le film comme un point de vue à sens unique, le point de vue masculin, comme si en quelque sorte la femme n'existait pas comme telle, pur objet du désir de l'homme. Le second pose au contraire une articulation des deux désirs au niveau de la souffrance sadomasochiste. S'il n'y a qu'un point de vue, il ne peut y avoir deux désirs articulés. S'il y a dialogue de l'homme et de la femme, fût-il pervers, alors il ne s'agit pas d'un point de vue unique.

Il est de bon ton, y compris dans les milieux psychanalytiques, de confiner le désir de la femme dans une brume mystérieuse qui métaphorise les replis obscurs de son sexe. À moins, comme Lacan qu'on ne le mathématise, ce qui ne fait que le rendre encore plus obscur : $L_x \rightarrow \Phi$, $L_x \rightarrow S(A)$.

¹ Les nouveaux chemins de la connaissance, semaine du 29 juin au 4 juillet 2015.

² Alain Bergala, *Luis Bunuel*, coll. Grands cinéastes, Le Monde et Cahiers du cinéma, janvier 2008.

³ <http://www.dvdclassik.com/critique/cet-obscur-objet-du-desir-bunuel>



Mais il est vrai que, brut de défrocage, il est difficile à énoncer. C'est pourtant simple. Que veut une femme ? Castrer les mecs et obtenir une grossesse ou des bébés (soit : un phallus substitutif). Si la seconde formule s'énonce volontiers, car socialement valorisée, la première horrifie tout le monde, ce qui entraîne son enfouissement sans appel sous les couches géologiques du refoulement.

C'est pourquoi, lorsqu'un film dévoile cet aspect du désir féminin, je comprends fort bien qu'il ne soit pas lu. Il est renvoyé dans la sphère de la perversion, ce qui, par définition, n'appartient qu'aux autres. Moi, pervers ? Jamais. Une nuance cependant dans la fin de l'article cité, de Pierre Charrel : il se termine par une exclamation de « libération » assez de bon ton : « tous pervers ! ». Alors, d'accord, j'adhère. Mais j'ai peur qu'elle ne soit à entendre à la manière dont le public a reçu « 50 nuances de Grey » (où les rôles du sadique et du masochiste sont inversés) : comme un piment éventuellement excitant que tout un chacun pourrait ajouter à ses pratiques sexuelles.

Ou alors il est renvoyé au mystère ineffable de la femme.

La structure universelle du rapport conflictuel homme-femme n'y est pas décelée, sauf en ceci, qu'elle est conflictuelle.

Quel est l'argument du film ? Matthieu est fou amoureux de Conchita (au moins vingt à trente ans de moins), ce qui veut dire quoi ? Qu'il veut la baiser à tout prix, ce qui signifie quoi ? Qu'il veut se prouver qu'il a un phallus. Je ne sais plus si c'est Pierre Charrel ou Alain Bergala qui qualifiait cela d'obsession sexuelle. Parce qu'il ne l'est pas, lui, obsédé ? Tout le

monde l'est dans le positif (je veux un phallus) ou dans le négatif (je veux castrer l'autre), même si ça en passe par des métaphores diverses (je suis le plus fort, je suis la plus belle, je suis le plus intelligent, j'ai mieux réussi que les autres, etc.). Matthieu est donc prêt à y mettre le prix, et la fille le fait passer pour où elle veut en termes de conditions. Et,



d'exhibitions diverses destinées à exciter son désir, en promesses non tenues, elle en arrive à se faire payer une maison, dont elle sera dûment propriétaire, et à faire l'amour devant lui avec un autre. Bref, elle lui refuse exactement ce qu'il demande, lui demandant autre chose qu'il ne refuse jamais de lui donner, espérant que ça paiera pour ce qu'il attend.

Mais ce n'est jamais assez. En d'autres termes : il propose un phallus et elle n'a cessé de le castrer. Le problème n'est pas du tout sadomasochiste. Je suis bien persuadé que l'homme ne prend aucun plaisir à être traité ainsi (il en serait de même si c'était une femme en position d'être battue). Je peux le dire, ça m'est arrivé. S'il continue, ce n'est pas qu'il y prend plaisir, mais qu'il espère aboutir un jour au plaisir. Au passage, je déteste et dénonce ces analystes qui vous suggèrent que, si vous êtes dans la souffrance, c'est que vous y prenez votre pied. Ils appellent ça « la jouissance ». Ça me paraît complètement à côté de la plaque. Par contre, dans ce cas de figure, la femme joue de cette attente et prend son pied à obtenir tout ce qu'elle veut tout en le coupant à chaque fois qu'il montre le bout de la queue. Ça ne veut pas dire qu'elle est toujours dans ce rôle-là. Il y a bien d'autres cas de figures où c'est elle qui souffre, et je ferais alors les mêmes remarques.

Il se trouve qu'à la fin du film, Matthieu en a tellement marre qu'il lui tape dessus. Elle s'en déclare ravie, énonçant que ça prouve donc qu'il l'aime. En effet, c'est une façon de faire avec son corps autrement qu'avec le sexe. Et ce n'est toujours pas le plaisir de la douleur, dit « masochisme ». C'est juste la réussite ultime de la castration de l'homme : il la touche en ayant perdu toute finalité sexuelle, qui au contraire aurait affirmé la continuité de cette injustice : il en a un et elle, non. À la fin de la fin, qui est présentée au début, c'est un seau d'eau qu'il lui balance à la figure, tandis qu'il s'en va et qu'elle cherche à le retenir. Belle métaphore, encore une : puisque tu ne mouilles pas pour moi, je vais te mouiller, moi, tu vas voir !

Vous me direz : elle pousse le bouchon un peu loin. La plupart des filles ne font pas ça. Et la plupart des mecs ne sont pas si obsédés, comme dirait mon critique de cinéma... Non, en effet, il y a des nuances, des variantes, des métaphores. On sait à quel point les femmes sont sensibles aux petits cadeaux de leurs amoureux et, encore mieux, aux gros cadeaux du genre : une fringue, un bijou, un bijou de valeur, un diamant, une bague de fiançailles, un anneau matrimonial, un enfant. Cette série n'étale rien d'autre que des déclinaisons du

phallus-qui-n'est-pas-le-phallus. Ce sont des « témoignages d'amour », comme tout le monde se plaît à le chanter en chœur. Pour une femme, l'amour est la métaphore fondamentale du phallus, montrant sa puissance sous le masque. L'homme accepte d'en passer par là parce qu'il a compris que c'était nécessaire à fourguer son phallus-qui-est-le-phallus. S'il est chef, s'il a de l'argent, s'il est brillant, s'il est beau aussi, (ce n'est pas négligeable, quoique moins indispensable que dans l'autre sens), ce sont autant de métaphores du phallus-qui-n'est-pas-le-phallus qui marchent remarquablement. Autrement dit, il vaut mieux qu'il puisse faire la preuve qu'il l'a, métaphoriquement, pour le convertir en amour, afin de mieux se faire castrer. En effet, quoiqu'il donne, ce n'est jamais assez, et réciproquement. On sait bien que si elle se donne, il aura bientôt envie d'une autre conquête. Ça contribue à renforcer le fantasme féminin qui se transmet de mère en fille : attention aux hommes, ils n'en veulent qu'à ton sexe ! Si tu leur donnes ils iront aussitôt en chercher un autre ailleurs. C'est pas faux. L'insatisfaction est décidément structurale.

Cet obscur objet du désir, le film, ne fait que jouer fortissimo cette partition écrite pour tous les modes, *ad libidum*. Qu'est-il donc, cet objet ? Alain Bergala s'empare du mot, puisqu'il est lâché, et en fait aussitôt l'objet *a*, en effet défini en ces termes par son inventeur, Lacan.

Un sac de linge sale apparaît régulièrement dans le film, porté par quelqu'un dans le décor, voire par Matthieu lui-même.



À la fin, une femme le déballe enfin. Elle en extrait un morceau de tissu de toile grossière déchiré et maculé de sang. Sa matière ne peut que faire penser à celle d'une sorte de ceinture de chasteté que Conchita avait revêtue pour que le désir de Matthieu se brise dessus, après qu'elle l'ait bien excité.



Y aurait-il eu défloration ? Pas par Matthieu, en tout cas. Quoiqu'il en soit, la femme s'en empare afin de reprendre l'accroc.



J'y lis une évocation de l'excision où, après avoir coupé les lèvres et le clitoris, l'officiante recoud la plaie qui ne devra être ouverte que par le mari. L'excision est elle-même une métaphore de la castration, une tentative de maîtriser l'impossible en se donnant l'illusion de l'avoir fait soi-même et, de ce fait, de détenir imaginairement les clefs de cet obscur objet du désir, au seul profit de l'homme, cette fois-ci. Matthieu et Conchita, fascinés et muets, sont justement spectateurs de cette reprise.

L'objet *a* serait-il le sexe féminin ? Oui, si l'on en croit les tableaux de la sexuation produits par Lacan dans le séminaire XX, *Encore*. Non, si l'on se tient aux nombreuses définitions qui font de cet objet un élément du Réel. Car, dans le Réel rien ne manque, et il semble beaucoup manquer à Matthieu, comme à la gent masculine en général. Quoi le sexe féminin ? Oui, mais en tant que réceptacle du phallus, car le désir, c'est celui de manifester la victoire du phallus contre la castration présentifiée par le féminin. Il s'agit pour un homme d'aller vérifier à tout prix si, là, il n'y aurait pas, quand même, un phallus. D'où l'efficacité de tous les substituts phalliques : la beauté, les pieds, les cheveux, les seins comme ci ou comme ça, (Conchita à l'abri derrière la grille de sa maison se retourne pour laisser à Matthieu l'usage de ses cheveux), un certain brillant sur le nez et tout ce qu'on voudra qui dépend de l'histoire de chacun. À défaut de phallus féminin, mais à condition que quelque chose en fasse le substitut, il va falloir en mettre un sur place, victoire par laquelle l'homme se rassure de sa propre possession d'un phallus.

Il semble beaucoup manquer aussi à la gent féminine qui, soit fait tout, elle aussi, pour en trouver un substitut, soit s'escrime à le supprimer, vengeance ou tentative de rétablir une égalité ardemment désirée.

Non, l'objet *a* n'est pas le sexe féminin car ce dernier ne se définit que de n'être pas le sexe masculin, ce qui est un imaginaire parfaitement soutenu par le symbolique, donc pas Réel. Je parle évidemment de ce qui se passe dans l'inconscient, traces des théories que se fabriquent les enfants pour s'expliquer la différence de sexes. Ça n'a rien à voir avec la réalité anatomique des corps, même si ça y prend appui, en passant par ceci que l'un se voit tandis que l'autre ne se voit pas. Mais c'est ce qui commande le désir, sur lequel nous n'avons pas de maîtrise.

C'est l'absence de phallus qui crée le désir, car on ne saurait désirer ce qui ne manque pas, et donc surtout pas l'objet *a*, censé être Réel, et donc, ne pas manquer. Cela cause le désir chez tout le monde, hommes et femmes, l'anatomie ne déclinant ensuite que des modalités issues de l'imaginaire de la castration. L'objet *a* n'est donc qu'une invention théorique permettant de se protéger de cette castration que chacun abhorre, quitte à l'infliger pour croire la maîtriser.

Je suis aux prises depuis des années avec une femme originaire d'un pays d'Afrique, où, elle le sait très bien, on n'excise pas les filles. Pourtant, elle est persuadée d'avoir été excisée, seule explication plausible, pour elle, pour expliquer ce manque, là en-bas, comme elle dit. Seule couture imaginaire capable de reprendre la castration.

Le film est également ponctué d'explosions dues à des attentats terroristes. Ils font partie du décor, comme le sac de linge sale. Les protagonistes n'y prêtent pas plus d'attention que ça. À l'époque du film, les années 70, le terrorisme était de gauche et révolutionnaire. De nos jours, il est islamiste et conservateur. Comme on le voit, c'est la même chose.



Prémonition ou simple clin d'œil surréaliste, Buñuel identifie les terroristes comme le « Groupe Armé de l'enfant Jésus ». Voilà qui n'appartient pas au roman initial de Pierre Louÿs. C'est un rajout de Luis Buñuel. Intelligence intuitive de l'état de la société, qui secrète toujours une certaine subversion à ses marges ? Ou compréhension profonde de ce que sont les rapports homme-femme, conduisant le malentendu à l'explosion ?

Explosion du désir, sans aucun doute, mais peut-être, plus profondément et ailleurs, destruction d'un monde que les terroristes ne comprennent pas. Les enfants adorent faire des trous dans les feuilles de papier, jouer à la guerre, créer des incendies, des effondrements de tout ce qu'ils ont construit en lego, en pâte à modeler ou tout ce qu'on voudra. Ils passent par une période négativiste dans laquelle ils répondent non à tout. C'est le travail du symbolique visant à procurer au sujet une emprise sur le monde, dans une période où c'est le monde qui, principalement a une emprise sur lui. Certains sujets devenus adultes continuent de se sentir les jouets de ce monde. Ils se révoltent et, comme ils ont maintenant des moyens d'adultes à leur disposition, ils s'en servent. Peu importe l'idéologie qu'ils pensent servir. Ce ne sont que des pensées prêtes-à-porter. Sous ce vêtement, je crois reconnaître le travail du symbolique qui accompagne chaque humain dans la vie, spécialement dans l'enfance. Généralement, ce travail enfantin suffit à acquérir une maîtrise, sinon sur le monde, au moins sur ses symboles. Ça s'appelle la socialisation. Chez d'autres, ça échoue, et ils continuent leurs destructions dans la réalité.

Voilà ce qui constitue, sur son bord, le décor de notre monde. La lutte du symbolique contre le Réel. Ici, ce n'est pas le désir qui est la cause, mais la pulsion, nommément la pulsion de mort.

Il y a de ça lorsque, dans un couple, l'un des protagonistes en vient à un tel niveau d'incompréhension de l'autre, que seule la destruction semble pouvoir répondre à la situation. C'est ce qui se passe dans ce film de Buñuel. Ce n'est toujours pas du sadomasochisme. Il n'y a aucun plaisir à satisfaire cette pulsion. C'est un impératif, c'est tout. Mais il se peut qu'un certain nouage se produise entre la castration, la réponse ou la défense contre la castration, et ce type de destruction ; alors bien malin qui peut dénouer les fils entrelacés de la pulsion et du désir. Là, oui, il peut se créer ce lien qu'on appelle sadomasochisme.

Il est vrai que le sexe féminin entretient une certaine affinité théorique avec le Réel au sens où, pour l'enfant, et donc pour l'inconscient, il n'a pas de représentation. Cette absence de représentation se manifeste aussitôt comme un manque d'organe, c'est-à-dire comme une castration : c'est la seule façon, via la fonction symbolique, de se procurer une image de ce qu'on ne peut pas voir.

Voilà donc un film qui, 40 ans après, tient la route. Le surréalisme que Buñuel a contribué à fonder auprès de Dali est une bonne école. À côté du rêve, la voie royale, je dirais que c'est une voie princière pour la découverte de l'inconscient. Un tel film en dit bien plus long que les théories. Encore faut-il pouvoir le lire sans se laisser aveugler par les théories.

Je ne peux vous quitter sans évoquer ce fait unique dans l'histoire du cinéma : pour interpréter la même femme, Buñuel a fait appel à deux actrices, Carole Bouquet et Angela Molina. Quoi de plus clair pour indiquer la duplicité du personnage... ce que nous sommes tous, puisque tout ce que je viens de dire émerge à l'autre personne, celle que nous avons refoulée d'effroi devant la castration.



11.07.2015